

(Pour les Mélanges Religieux.)

(Voir les numéros du 20, et du 23.)

Evêché de Montréal, 26 août 1850.

MONSIEUR L'ÉCRIVAIN,

La lecture des mauvais livres n'est guère moins pernicieuse que la fréquentation des mauvaises sociétés :—Cette réflexion de Des Cartes (Let. à Voetius) trouve naturellement son application dans la critique que je me permets de faire des romans d'Eugène Sue vantés par l'Avenir comme des écrits admirables et d'une haute moralité.

L'Esprit Saint nous dit, par la bouche de l'Apôtre St. Paul, que les mauvais discours corrompent les mœurs—"corrumptus mœurs bonus colloquia malo." (I. Cor. XV.) Ille las ! qu'est-ce donc que la force de l'homme ! Un mot, une parole, au souffle qui se perd dans l'air, suffit pour l'égarer, l'abattre, le perdre. Mais quand ces colloques mauvais sont écrits, et changés en lectures à la mode, quand par là, ils requièrent plus de facilité pour perpétuer leurs ravages dans les cœurs, comment s'étonner de voir les gardiens-nés de la foi et de la morale, signaler le danger, et mettre en garde contre ces livres ceux qu'ils ont mission d'instruire et de sauver ?—surtout, quand un journal qui se publie dans les intérêts populaires représente ces livres comme d'admirables écrits où l'on peut puiser la plus haute et la plus pratique morale.

Mais revenons au Juif-errant d'Eng. Sue. Est-il vrai qu'il y ait dans le monde, une société religieuse organisée comme la secte des assassinats dans l'Inde, ayant un gouvernement en dehors du gouvernement et plus puissant que lui, une justice en dehors de la justice publique, et supérieure à cette justice, et des agents formant une espèce de force armée ?—Est-il vrai que cette société religieuse, ainsi organisée, ait commis et commette encore des actes de dol et de violence prohibés par les lois et réprimés par les tribunaux, qu'elle fasse enfermer des héritiers comme folles dans des maisons de santé, qu'elle fasse jeter dans un sommeil artificiel, à l'aide d'un puissant narcotique, les étrangers dont elle a intérêt de s'emparer, qu'elle ait des sbires et des sicaires auxquels elle donne la commission d'appréhender violente et de déposséder les gens dans les rues : qu'elle trouve, dans les couvents, de véritables prisons d'État, au fond desquelles elle détient les prisonnières arrachées par guet-apens à leurs familles ?—Est-il vrai que, dans une époque où le secret des lettres est si peu respecté, cette société ait une correspondance centrale établie à Paris, et dans laquelle elle ordonne toute espèce de crimes, et qu'elle condigne au-dehors des traînes ténébreuses contre la liberté, contre la fortune, contre la vie des personnes ?

Evidemment tout cela est faux, non seulement parce qu'en effet rien de pareil n'existe, mais parce que rien du pareil ne saurait exister ; car, pour croire à la vérité de tels faits, il faudrait nier l'existence des lois, de tout gouvernement, des tribunaux, de la police, ou bien admettre le silence complices des lois, la connivence de tous les magistrats, la tolérance de la police, et la complicité du gouvernement avec les Jésuites. Or tout cela étant faux et impossible, il est indigne d'un honnête homme, il est sottement immoral de donner comme vrai cet amas monstrueux de faussetés.

Quoi ! un écrivain prostituerait son talent à inventer, à force d'imagination, un drame noir, horrible ; il concevrait dans ses méditations solitaires et vraiment infernales, un de ces romans sombres et ténébreux comme le génie du mal seul peut en imaginer ; et quand ce terrible drame serait inventé, quand l'auteur aurait à loisir noircir chaque page du résultat de ses cauchemars les plus sombres, quand il aurait répandu partout l'horreur et le crime, il lui serait permis de donner pour auteurs à ce drame à n'importe à cette infâme fiction.... qui ?—des personnages vivants, réels, innocents !!! Et cela, il le pourrait sans que la voix des honnêtes gens s'élèverait pour déplorer un pareil scandale !—il pourra ainsi introduire effrontément des personnages réels, vivant de nos jours, dans cette action imaginée à plaisir ; faire de ces personnages, respectés et honorés de tous les gens de bien, les héros des crimes de toute espèce qu'il lui a plu d'inventer, et faire peser sur leur tête la responsabilité des attentats qui assombrissent son roman !—Et l'Avenir aurait le droit de s'emporter contre le prêtre, qui ne fait que répéter ce qu'ont dit avant lui les écrivains les plus distingués de l'Europe, quand il soutient que "la France repousse ces écrits comme une tache à sa littérature, et une insulte à la morale publique !"

Et bien ! je demanderai à l'Avenir défenseur, quand même, des admirables écrits d'Eng. Sue, que dirait son Directeur-Céroult, si un ennemi du barreau qui aurait de ce corps une opinion aussi défavorable que celle qu'Eng. Sue prétend avoir des Jésuites, (car, il ment à sa conscience) si cet ennemi composait un roman dans lequel il mettrait en action tout le corps du barreau, depuis le grand bâtonnier jusqu'à l'arrière clerc ; et s'il montrait dans ce roman, auquel il assignerait une date contemporaine, tous les membres de ce corps respectueux mêlés à des intrigues honteuses et infamies, se conduisant comme des hommes sans foi ni loi, sans honneur, sans pudeur, capables de toutes les bassesses, de toutes les violences, de toutes les fraudes, de toutes les crimes ?

Sans doute, il trouverait ce procédé inexorable ; il dirait, avec raison, qu'on peut avoir le droit de reprocher au corps du barreau ses fautes, ses idées, ses injustices réelles ; mais qu'on ne saurait avoir le droit d'imager un Jésuite qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

Quant à l'accusation de mauvaise foi, qui déclarent certainement anti-catholique. En veut-on une preuve frappante ?—Tous les personnages qui représentent les idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques ;—Tous les personnages qui n'ont que des idées de "religion naturelle," c'est-à-dire qui ne sont pas catholiques, sont des vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, pur jusque dans la bonté. Toujours le rôle odieux est destiné au prêtre, et aux catholiques croyants. Il n'y en a qu'un seul qui échappe à la proscription dans cette dégoutante et immorale fiction, c'est le missionnaire Gabriel. Encore faut-il remarquer que Gabriel est bien près de n'être plus catholique, car il attaque la théologie sans menagement, il est plein d'admiration pour un de ses aînés qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

Sans doute, il trouverait ce procédé inexorable ; il dirait, avec raison, qu'on peut avoir le droit de reprocher au corps du barreau ses fautes, ses idées, ses injustices réelles ; mais qu'on ne saurait avoir le droit d'imager un Jésuite qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

trouverait bon que le barreau eût recours aux lois qui protègent l'honneur des corps comme celui des individus, parce qu'en définitive les corps se composent d'individus, et que lors que l'on représente le corps entier comme garnement de vices et de crimes, comme agissant systématiquement d'une manière infâme, les membres du corps sont entachés de la honte et de l'infamie que l'on fait peser sur lui.

Cela serait donc juste et vrai s'il s'agissait du corps du barreau : pourquoi cela ne serait-il pas également vrai quand il s'agit des Jésuites ? Est-ce parce qu'ils sont Jésuites ? Ce qui est mal devient donc bien quand il s'agit des Jésuites ? un tort moral, évident, prend-il donc le caractère d'une bonne action quand ils sont victimes ? Ce n'est point ici une question de parti, c'est une question d'honneur, de justice, de liberté générale et de civilisation. Y a-t-il loyauté à employer contre la société de Jésus un genre d'attaque qui n'est ni légal, ni loyal, quand on sait que n'ayant pas d'existence légale, elle est hors la loi, et partant incapable de se pourvoir en défense ? De plus, il ne faut pas se le dissimuler, si pour quelques lecteurs éclairés, le Juif-errant n'est qu'un roman, pour un plus grand nombre de lecteurs peu instruits, et qui, d'ailleurs, ne peuvent pas approfondir, et confronter avec les faits, les tableaux du romancier, ce livre est une histoire ; et la conséquence de cette pré-tendue histoire, c'est d'exciter les préjugés, la haine contre tout ce qui porte le nom de Jésuite. Pour un grand nombre, il n'y a pas de différence entre un jésuite et un prêtre, et même un simple fidèle, bon catholique ; au moins c'est le cas en Europe ; c'est le cas pour l'Avenir, qui dit, "nos adversaires Jésuites" en parlant des prêtres séculiers, qui écrivent sur les Mélanges. Et l'Avenir viendra, avec une légèreté impardonnable, qualifier d'écrits admirables des romans qui ont pour conséquence nécessaire, de répandre des idées fausses, injustes, des sentiments de mépris et de haine contre un nom que l'histoire impatiente est forcée d'inscrire avec honneur dans ses annales religieuses et profanes, comme le plus grand et le plus glorieux qu'elle ait encore enregistré. Et ce petit journal croira avoir écrit un prêtre, un lui disant : vous êtes un Jésuite ; oh ! pour ceux-là il ne méritent aucune pitié ! Dieu sait si maître Sue leur en accorde ! Les catholiques qui pratiquent se partagent les rôles et sont mis en scène comme des monstres d'hypocrisie, de scélérité, de débauches ; ils figurent sous les noms de Rodin, d'Aigrigny, Balleinier, Duthois, Saint-Dizier, Grivois, Tricard, Morot, etc., etc. etc. Enfin, tout y est représenté sous un tel jour, qu'il est impossible que celui qui aura lu ce roman, surtout s'il est tant soit peu indifférent en faveur de religion, n'éprouve pas un étrangement involontaire, pour tout homme qui il voit entrer dans une église. Cet homme dépasse le seuil, aussitôt il devient suspect.—Il prend de l'eau bénite et fait le signe de la croix, les circonstances s'aggravent, son affaire devient mauvaise.—Voyons, que va-t-il faire ? illève les yeux... Ah ! c'est pour longuer... à la bonne heure, c'est de la "religion naturelle" telle que l'aime Eug. Sue : mais non, c'est vers la croix qu'il tourne ses regards avec un visage recueilli ; plus de doute, c'est un "catholicisme pratiquant," c'est à-dire un hypocrite.—Il flétrit le genou, il prie... ah ! le-misérable. Il entre dans un de ces tribunaux qui "justifient ceux qui s'accusent" pour parler le mal giscard langue de Bossuet ; c'est un fourbe, un voleur.—Il s'approche de l'autel, il communique ; ah ! pour le coup, c'est un profond scélérat, un... Jésuite !

Il attaque la religion dans ses dogmes comme dans ses pratiques. Il est impossible de suivre le développement du roman, dans la partie où il trace le caractère de la femme Dagobert, et surtout dans le chapitre intitulé : l'influence d'un confesseur, sans y reconnaître une sacrilège satire de la confession dont il parle jusqu'à ces formules sacralement, d'une manière affligeante pour tous ceux qui aiment et pratiquent leur religion. Ainsi, la prière, la bénédiction d'usage, les interrogations du confesseur, rien n'est omis, et l'on comprend l'effort pénible que produit, sur les âmes convaincues de la vérité et de la simplicité du catholicisme, cette hideuse peinture de l'intérieur d'un confessionnal, rapprochée de la description des scènes révolutionnaires où la reine Béatrice danse devant le peuple. Du reste, Eugène Sue se sert contre la confession des mêmes armes qu'il emploie contre les Jésuites :—il la met en action et la présente sous le jour le plus odieux. Il y fait jurer un prêtre Dubois un rôle infâme et sacrilège. Dans cette scène, décrite avec une malice diabolique, tout est combiné de manière à rendre l'influence de la confession suspecte, odieuse, surtout aux simples et aux ignorants, et à leur représenter le prêtre au confessionnal, comme un fanatique et un fourbe, sans parler de la haine que l'on inspire à la femme chrétienne contre son mari qui ne partage pas ses sentiments. Maintenant veut-on savoir la portée de cette scène ?—Le voici.

Elle tend manifestement à engager tous les hommes qui ont le malheur de ne pas avoir des sentiments religieux et le bonheur d'avoir des femmes vertueuses, ne pas leur laisser la liberté de suivre et de pratiquer leur religion.—Ainsi, Eng. Sue, ce prétendu défenseur des libertés, compromet la première des libertés, la liberté religieuse. Ses qualités et honneurs de tous les gens de bien, les héros des crimes de toute espèce qu'il lui a plu d'inventer, et faire peser sur leur tête la responsabilité des attentats qui assombrissent son roman !—Et l'Avenir aurait le droit de s'emporter contre le prêtre, qui ne fait que répéter ce qu'ont dit avant lui les écrivains les plus distingués de l'Europe, quand il soutient que "la France repousse ces écrits comme une tache à sa littérature, et une insulte à la morale publique !"

En même temps, ce grand déplorateur de la condition des femmes dans les sociétés modernes, et surtout des femmes du peuple, les expose, par les tendances de ses romans, à se voir privées de la plus haute de toutes les consolations, celle qui vient de la pratique de la religion, et à perdre avec cette consolation, souvent la seule qu'elles aient, la force, le sentiment de dignité qu'elles puisent dans ces entretiens sacrés qui ont Dieu pour témoin, et qui bien souvent sont les seules occasions qui leur rappellent qu'avec ce corps voulé à tant de trahisons pénibles, elles ont une âme immortelle, une âme libre qui ne relève que de Dieu.

Tout l'esprit de ce roman est donc profondément anti-catholique. En voit-on une preuve frappante ?—Tous les personnages qui représentent les idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques ;—Tous les personnages qui n'ont que des idées de "religion naturelle," c'est-à-dire qui ne sont pas catholiques, sont des vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, pur jusque dans la bonté. Toujours le rôle odieux est destiné au prêtre, et aux catholiques croyants. Il n'y en a qu'un seul qui échappe à la proscription dans cette dégoutante et immorale fiction, c'est le missionnaire Gabriel.

Encore faut-il remarquer que Gabriel est bien près de n'être plus catholique, car il attaque la théologie sans menagement, il est plein d'admiration pour un de ses aînés qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

trouverait bon que le barreau eût recours aux lois qui protègent l'honneur des corps comme celui des individus, parce qu'en définitive les corps se composent d'individus, et que lors que l'on représente le corps entier comme garnement de vices et de crimes, comme agissant systématiquement d'une manière infâme, les membres du corps sont entachés de la honte et de l'infamie que l'on fait peser sur lui.

Cela serait donc juste et vrai s'il s'agissait du corps du barreau : pourquoi cela ne serait-il pas également vrai quand il s'agit des Jésuites ? Ce qui est mal devient donc bien quand il s'agit des Jésuites ? un tort moral, évident, prend-il donc le caractère d'une bonne action quand ils sont victimes ? Ce n'est point ici une question de parti, c'est une question d'honneur, de justice, de liberté générale et de civilisation. Y a-t-il loyauté à employer contre la société de Jésus un genre d'attaque qui n'est ni légal, ni loyal, quand on sait que n'ayant pas d'existence légale, elle est hors la loi, et partant incapable de se pourvoir en défense ? De plus, il ne faut pas se le dissimuler, si pour quelques lecteurs éclairés, le Juif-errant n'est qu'un roman, pour un plus grand nombre de lecteurs peu instruits, et qui, d'ailleurs, ne peuvent pas approfondir, et confronter avec les faits, les tableaux du romancier, ce livre est une histoire ; et la conséquence de cette pré-tendue histoire, c'est d'exciter les préjugés, la haine contre tout ce qui porte le nom de Jésuite. Pour un grand nombre, il n'y a pas de différence entre un jésuite et un prêtre, et même un simple fidèle, bon catholique ; au moins c'est le cas en Europe ; c'est le cas pour l'Avenir, qui dit, "nos adversaires Jésuites" en parlant des prêtres séculiers, qui écrivent sur les Mélanges. Et l'Avenir viendra, avec une légèreté impardonnable, qualifier d'écrits admirables des romans qui ont pour conséquence nécessaire, de répandre des idées fausses, injustes, des sentiments de mépris et de haine contre un nom que l'histoire impatiente est forcée d'inscrire avec honneur dans ses annales religieuses et profanes, comme le plus grand et le plus glorieux qu'elle ait encore enregistré. Et ce petit journal croira avoir écrit un prêtre, un lui disant : vous êtes un Jésuite ; oh ! pour ceux-là il ne méritent aucune pitié ! Dieu sait si maître Sue leur en accorde ! Les catholiques qui pratiquent se partagent les rôles et sont mis en scène comme des monstres d'hypocrisie, de scélérité, de débauches ; ils figurent sous les noms de Rodin, d'Aigrigny, Balleinier, Duthois, Saint-Dizier, Grivois, Tricard, Morot, etc., etc. etc. Enfin, tout y est représenté sous un tel jour, qu'il est impossible que celui qui aura lu ce roman, surtout s'il est tant soit peu indifférent en faveur de religion, n'éprouve pas un étrangement involontaire, pour tout homme qui il voit entrer dans une église. Cet homme dépasse le seuil, aussitôt il devient suspect.—Il prend de l'eau bénite et fait le signe de la croix, les circonstances s'aggravent, son affaire devient mauvaise.—Voyons, que va-t-il faire ? illève les yeux... Ah ! c'est pour longuer... à la bonne heure, c'est de la "religion naturelle" telle que l'aime Eug. Sue : mais non, c'est vers la croix qu'il tourne ses regards avec un visage recueilli ; plus de doute, c'est un "catholicisme pratiquant," c'est à-dire un hypocrite.—Il flétrit le genou, il prie... ah ! le-misérable. Il entre dans un de ces tribunaux qui "justifient ceux qui s'accusent" pour parler le mal giscard langue de Bossuet ; c'est un fourbe, un voleur.—Il s'approche de l'autel, il communique ; ah ! pour le coup, c'est un profond scélérat, un... Jésuite !

Il attaque la religion dans ses dogmes comme dans ses pratiques. Il est impossible de suivre le développement du roman, dans la partie où il trace le caractère de la femme Dagobert, et surtout dans le chapitre intitulé : l'influence d'un confesseur, sans y reconnaître une sacrilège satire de la confession dont il parle jusqu'à ces formules sacralement, d'une manière affligeante pour tous ceux qui aiment et pratiquent leur religion. Ainsi, la prière, la bénédiction d'usage, les interrogations du confesseur, rien n'est omis, et l'on comprend l'effort pénible que produit, sur les âmes convaincues de la vérité et de la simplicité du catholicisme, cette hideuse peinture de l'intérieur d'un confessionnal, rapprochée de la description des scènes révolutionnaires où la reine Béatrice danse devant le peuple. Du reste, Eugène Sue se sert contre la confession des mêmes armes qu'il emploie contre les Jésuites :—il la met en action et la présente sous le jour le plus odieux. Il y fait jurer un prêtre Dubois un rôle infâme et sacrilège. Dans cette scène, décrite avec une malice diabolique, tout est combiné de manière à rendre l'influence de la confession suspecte, odieuse, surtout aux simples et aux ignorants, et à leur représenter le prêtre au confessionnal, comme un fanatique et un fourbe, sans parler de la haine que l'on inspire à la femme chrétienne contre son mari qui ne partage pas ses sentiments. Maintenant veut-on savoir la portée de cette scène ?—Le voici.

Elle tend manifestement à engager tous les hommes qui ont le malheur de ne pas avoir des sentiments religieux et le bonheur d'avoir des femmes vertueuses, ne pas leur laisser la liberté de suivre et de pratiquer leur religion.—Ainsi, Eng. Sue, ce prétendu défenseur des libertés, compromet la première des libertés, la liberté religieuse. Ses qualités et honneurs de tous les gens de bien, les héros des crimes de toute espèce qu'il lui a plu d'inventer, et faire peser sur leur tête la responsabilité des attentats qui assombrissent son roman !—Et l'Avenir aurait le droit de s'emporter contre le prêtre, qui ne fait que répéter ce qu'ont dit avant lui les écrivains les plus distingués de l'Europe, quand il soutient que "la France repousse ces écrits comme une tache à sa littérature, et une insulte à la morale publique !"

En même temps, ce grand déplorateur de la condition des femmes dans les sociétés modernes, et surtout des femmes du peuple, les expose, par les tendances de ses romans, à se voir privées de la plus haute de toutes les consolations, celle qui vient de la pratique de la religion, et à perdre avec cette consolation, souvent la seule qu'elles aient, la force, le sentiment de dignité qu'elles puisent dans ces entretiens sacrés qui ont Dieu pour témoin, et qui bien souvent sont les seules occasions qui leur rappellent qu'avec ce corps voué à tant de trahisons pénibles, elles ont une âme immortelle, une âme libre qui ne relève que de Dieu.

Tout l'esprit de ce roman est donc profondément anti-catholique. En voit-on une preuve frappante ?—Tous les personnages qui représentent les idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques ;—Tous les personnages qui n'ont que des idées de "religion naturelle," c'est-à-dire qui ne sont pas catholiques, sont des vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, pur jusque dans la bonté. Toujours le rôle odieux est destiné au prêtre, et aux catholiques croyants. Il n'y en a qu'un seul qui échappe à la proscription dans cette dégoutante et immorale fiction, c'est le missionnaire Gabriel.

Encore faut-il remarquer que Gabriel est bien près de n'être plus catholique, car il attaque la théologie sans menagement, il est plein d'admiration pour un de ses aînés qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

Quant à l'accusation de mauvaise foi, qui déclarent certainement anti-catholique. En voit-on une preuve frappante ?—Tous les personnages qui représentent les idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques ;—Tous les personnages qui n'ont que des idées de "religion naturelle," c'est-à-dire qui ne sont pas catholiques, sont des vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, pur jusque dans la bonté. Toujours le rôle odieux est destiné au prêtre, et aux catholiques croyants. Il n'y en a qu'un seul qui échappe à la proscription dans cette dégoutante et immorale fiction, c'est le missionnaire Gabriel.

Encore faut-il remarquer que Gabriel est bien près de n'être plus catholique, car il attaque la théologie sans menagement, il est plein d'admiration pour un de ses aînés qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Reinecourt qui s'est suicidé.

Quant au marché loyal que me propose l'Avenir, il doit savoir que même "en m'adjointant les paladins élégiaques du monde," comme il dit démoniaquement, je ne

suis pas en mesure de l'accepter. Ou sont, en effet, les journaux dont il m'attribue la propriété ? L'Avenir, et les Mélanges ne sont pas plus à moi qu'à lui, et il le sait bien. Je renvoie donc l'Avenir à MM. les éditeurs : s'ils acceptent son marchandise loyal, je suis prêt :—que signifie donc cette réflexion emphatique, mais, vous n'en touchez pas ! C'est viser à l'élite, à bon marché, et faire de la vaillance sans grand danger.